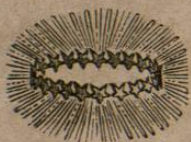


tourner autour des fossés, si le caporal du poste, homme intelligent comme ils le sont tous, ne se fût empressé de crier à la sentinelle : « Laissez entrer monsieur ; le budget passe tous les jours. »

A. BAZIN.



CANDIDATS

ACADÉMIQUES ET POLITIQUES.



Aux douces heures de la soirée, où cessent les affaires des hommes, où commencent celles des femmes, heures destinées à ce loisir qui féconde les bonnes idées par la conversation, quatre amis intimes dissertaient entre eux, autour d'une table à thé, sur la morale, sur la politique, sur les belles-lettres et les beaux-arts. Rien de plus instructif, à mon avis, que ces libres discussions dans lesquelles l'esprit naturel éclate

en reparties, les bons et malins penchants se déclarent, le cœur mis à nu s'ouvre tout entier. Le philosophe, curieux d'étudier ses semblables et le fond des choses, y profite mieux qu'en allant écouter les monologues de nos graves professeurs déclamant sans contradiction du haut des chaires publiques et dans les lycées. Le mouvement du babil familier tient l'intelligence mieux éveillée : le temps qu'on croit y perdre se trouve le mieux employé quelquefois; et sur toutes les matières, l'entretien privé de gens sincères, doués de connaissances diverses, parlant sans ostentation, sans apprêt, sans réserve forcée, me semble le meilleur cours d'enseignement à suivre pour étendre son discernement et pour éclairer sa propre raison à l'aide des lumières d'autrui. Aussi fais-je plus grand cas de ces désœuvrés pensifs qui savent un peu *muser* dans les petits cercles d'une intimité spirituelle et franche, que de ces fonctionnaires perpétuels à qui la surcharge de leurs devoirs ôte la faculté de réfléchir, comme aux postillons qui ne peuvent entendre, ni regarder, ni jaser hors de la route dans laquelle il leur faut courir sans s'arrêter et sans reprendre haleine. De quelque trempe que nous soyons, si la vie trop oisive nous rouille, la vie trop active, après nous avoir trop aiguisés, nous émousse et nous ébrèche.

Voilà ce que se disaient les quatre interlocuteurs, dans l'intervalle du délassement qui succédait à leurs occupations matinales. Bientôt ils en vinrent à débattre la question des tracasseries suscitées par les candidatures. Tous étaient d'accord sur un même point.

« Oui, l'intérêt et l'ambition, leur avait dit Dumont, ravissent à presque tous les hommes le premier de leurs biens, source de leurs plus importantes qualités et de leurs plus délectables jouissances, le loisir : c'est le loisir qui conserve leurs forces morales et physiques; c'est le loisir enfin qui leur procure les fruits de leur propre intelligence, qui leur enseigne l'usage de mille trésors achetés, amassés journellement par tant de labeurs et de fatigues : et toutefois, ce loisir si précieux, tous le sacrifient au moindre appât offert à leur vanité, si ce n'est à leur aveugle avarice. Je les vois se ruer dans toutes les élections, briguer les honneurs et les postes élevés dans tous les concours : les vieux en écarter les jeunes, dont les talents éclipsent leur impuissance ou discréditent leur ancienne routine : les jeunes, de leur côté, en repousser les vieillards à qui les titres acquis par de longs services, le soin de leur réputation honorable et lucrative, l'expérience et les lumières donnent quelque droit de régenter les présomptueux athlètes jaloux de les faire redescendre

avec eux dans l'arène. Regardez-les se remuer, se fouler, se précipiter les uns sur les autres : que de démarches ! que d'intrigues ! que de pièges ! que de combats ! et quelle fin pitoyable à tant d'agitations ! la palme, ou la fonction accordée trop souvent à la médiocrité se glissant au travers des supériorités que chacun envie, et frappant sans relâche de porte en porte pour enlever les suffrages au plus digne. Convenez-en, mes chers amis, la conservation de son temps est préférable aux victoires remportées dans le conflit de ces rivalités et de ces cabales. »

Et tous, à ces mots, d'applaudir au sentiment qui les a dictés ; et tous d'y mêler leurs approbations ; et tous de jurer qu'ils auront la sagesse de se soustraire à de telles brigues, et ne se détourneront jamais, pour y entrer, de la carrière qu'ils se sont tracée.

Soudain paraît un domestique, apportant une lettre et le journal du soir.

Il dépose la feuille sur la table du maître, et remet la missive au chevalier Guérin, poète déjà vanté dans les compagnies littéraires et dans les bureaux de bel-esprit. Le baron de Sainville, administrateur publiciste, se saisit du journal, tandis que notre auteur décachète sa lettre à l'écart. Durant un court moment de silence, le peintre Bernard, encore ému du dis-

cours de son camarade Dumont, lui serre vivement la main, et reste plongé dans le recueillement où l'a jeté la leçon philosophique de ce sage compagnon. L'artiste, assis sur sa chaise, et l'œil fixe comme envisageant la postérité, demeure dans l'attitude immobile d'une statue d'empereur romain. Dumont, debout près de lui, les laisse chacun à leur préoccupation, et renouvelle l'eau bouillante dans la théière.

« Bonne nouvelle ! s'écrie Guérin ; un membre de l'Institut m'écrit qu'un des quarante de l'Académie française va mourir... lisez son nom... c'est un homme célèbre, vrai savant, vrai lettré : bel éloge à faire... à moi sa place !

« — Tant pis, repart Dumont : la perte d'un tel académicien laisserait un grand vide. Mais déjà deux fois on a craint qu'il ne succombât à sa dernière maladie, et peut-être en réchapperait-il encore. — Non, depuis qu'il languit, je n'ai pas négligé de le voir jour par jour, et ce soin assidu de ma tendre amitié le touchait si fort qu'il m'a presque légué l'honneur du fauteuil dans l'esprit de ses collègues. On m'avertit du danger de sa crise mortelle : son agonie ne durera pas jusqu'à demain. Je vais donc hâter mes démarches et devancer les prétentions des concurrents. Au jour de ses obsèques, il s'en présenterait une vingtaine. Il faut que le bruit de ma

présentation les intimide et les éloigne. Tu m'aideras de ton crédit, toi.

« — N'y compte pas. Je ne m'ingère en rien dans ces influences de nominations. N'intriguant jamais pour mon compte, je ne me sens pas propre à intriguer pour autrui. D'ailleurs, songe au blâme que t'attirerait ton empressement à succéder au docte littérateur que consolaient tes témoignages d'affection personnelle. Permis, tout au plus, à l'indifférence de ceux qui n'étaient pas admis dans sa familiarité de solliciter la dépouille d'un homme encore vivant : mais toi, dont sa confiance espère un tribut de regrets et de soupirs, ne pas même attendre qu'il soit mort pour le remplacer... Oh, fi ! un tel procédé me semblerait inexcusable : chacun te jetterait la pierre. Tu rougirais surtout d'avoir encouru de justes reproches, si tu subissais la mortification d'échouer. La conscience mord bien au vif, quand le succès ne couvre pas le tort des mauvaises actions. »

« — En effet, répondit en balbutiant Guérin déconcerté ; les malignes interprétations pourraient m'empêcher de réussir : mon mérite m'a fait tant d'ennemis ! leur haine envenimerait les motifs de ma conduite. Ton conseil est bon. J'attendrai les nouvelles de la nuit, et ne prendrai mes mesures qu'au jour de l'enterrement.

Aussi bien, rencontrerai-je chez le défunt un certain nombre de ses confrères, que je tâterai, que je sonderai finement par quelques mots risqués çà et là dans leurs oreilles, et que j'intéresserai par mes larmes sur le cercueil, durant leur double trajet à l'église et au cimetière du Père Lachaise. Cette marche est plus décente, plus convenable, et plus sûre. »

« — Plaisant langage ! interrompit Bernard que leurs discours avaient tiré de sa rêverie ; tu es un drôle de corps ! un étrange hypocrite ! quoi ! l'annonce des souffrances d'un agonisant te fait presque sauter de joie, et tu te promets d'inspirer, en larmoyant sur ses funérailles après sa mort, l'envie de te donner sa place à l'Académie ! et pourtant, toi-même avec nous, là, près de cette table, tu approuvais la philosophie de notre ami ! tu déclamaï d'après lui contre les prétentions des candidats ! tu jurais de ne point t'exposer à leur ridicule, et de mieux respecter ton repos et ta propre dignité ! eh bien ! ces belles protestations, ces nobles phrases, fumée que cela, sur laquelle a soufflé le vent du premier hasard. Que n'imites-tu ma dédaigneuse fierté ? que ne suis-tu mon exemple ? est-ce que j'agis contradictoirement à ce que je dis ? je reste, moi, tel qu'un bloc invariable, tel que le Léonidas de David, si maintenant on peut citer une œuvre de son

école grecque et vieillie. Ne m'avait-on pas appris qu'une place à l'Institut est vacante depuis deux semaines dans l'Académie des beaux-arts? je suis grand artiste, je suis peintre, et, j'ose l'affirmer à mes rivaux, meilleur peintre que tous : mordieu! c'est peu me vanter, je crois, parmi nos barbouilleurs à la toise. Mais tranchons net : ai-je postulé le rang vacant? les appréciateurs de mes tableaux m'incitaient à le demander, et me présageaient l'unanimité des suffrages. Franchement j'inclinai à suivre leur avis, quand notre digne camarade a parlé : ses pensées conformes aux miennes, et sur lesquelles je réfléchissais mûrement tout à l'heure, m'ont raffermi dans ma résolution de ne faire aucun pas, et de ne point sortir de mon atelier où les preuves de mon mérite doivent seules plaider ma cause devant mes juges, s'ils ont une droite impartialité. S'ils manquent de justice, perdrai-je mon temps en courbettes superflues et très-humiliantes? non, non, de par Michel-Ange!»

A peine achevait-il qu'une exclamation du baron de Sainville rompit leur dialogue. « Que de bruit vous faites, mes amis, au sujet des vacances académiques! celle que le journal publie est d'une bien autre importance! un député nommé dans trois collèges de nos départements vient de prononcer son option, et laisse deux

remplaçants à élire dans l'un de ceux où je fus préfet, et dans celui même où j'ai mon domicile politique et trois hôtels, double chance de réussite! je m'offre donc pour candidat aux électeurs de l'un et de l'autre. L'état aura du moins un défenseur intègre, éclairé, vertueux, inébranlable en son civisme, propre à toutes les spécialités, et consommé dans la direction supérieure et générale des intérêts de la France. Ah! messieurs du conseil et du ministère, je suis là; et vous, messieurs de la gauche, ou de la droite, ou du centre, vous me verrez!»

Frappé de son ton impétueux que soutenait un regard fier et le geste le plus animé, l'artiste saisissant son crayon, « Sublime attitude! lui dit-il; garde cette pose : voilà l'ambitieux au naturel, tête haute, œil enflammé d'espoir, maintien de grave suffisance : tu ne seras pas plus beau à la tribune, et je t'attends au premier échec pour faire le pendant de ta figure en laid.»

« — Vous êtes fou, mon pauvre Bernard. Mon portrait ne sera jamais un modèle de l'ambition, mais toujours celui du zèle patriotique s'empressant de se rendre utile au pays. Ne voyez pas faux si vous aspirez à peindre vrai. — Grand merci de l'avertissement! mais ton croquis, je le tiens; et personne ne s'y méprendra. — Déchirez, brûlez vos caricatures qui offusquent les

yeux des meilleurs citoyens, messieurs les desinateurs de charges, non moins pernicieuses aux réputations que les satires et que les diatribes circulantes de messieurs les faiseurs de vers et brocheurs de prose vendus aux cabinets à la feuille. C'est ainsi que vos arts et vos lettres déshonorent la politique et découragent les honnêtes gens qui s'immolent, dans les corps électoraux, aux intérêts de la cité.— Halte-là, lui répliqua le littérateur offensé de ses expressions : applique-toi cette leçon de l'Horace du vieux Corneille, qui raisonnait mieux que tes publicistes sur les choix utiles à la patrie :

C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal !
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,
Pourraient bien mieux que toi soutenir sa querelle.

Va, va, si nos hommes d'état ne méprisaient pas tant la littérature, ils se répéteraient sans cesse à eux-mêmes les bonnes maximes qu'elle prodigue; et s'ils en profitaient, ils ne s'offriraient pas si présomptueusement aux suffrages, comme étant les seuls dignes de les obtenir.— Par ma foi, reprit le baron, je vous rétorquerais l'argument par le sens de ces mêmes vers, et vous reculeriez devant toutes vos concurrences académiques.... Mais suffit : ne vous

échauffez pas en controverse, et ne nous brouillons pas pour des riens. Tenez, j'ai plus de sang-froid que vous deux. Vous demeurez l'un et l'autre dans mon arrondissement. Appuyez ma candidature de vos votes et de ceux de vos amis : j'appuierai les vôtres par mon crédit et par la voix de mes partisans. Traité conclu, mes chers camarades : ajouta-t-il en leur tendant à chacun une main que frappa la leur avec transport. « Tôte-là ! » s'écrièrent-ils à la fois. Puis, le peintre se penchant vers le littérateur : « Écoute un peu, ceci m'embarrasse. Je ne sais comment m'y prendre, malhabile en intrigue, ignorant les formalités.... — Je les remplirai pour toi : nous nous pousserons réciproquement. Il n'est besoin que de te faire inscrire sur la liste des candidats. — Mais par qui? — Par le secrétaire perpétuel à qui tu adresseras une simple lettre exprimant ton vœu.... — Comment la rédiger? — Je te la dicterai. — Bon ; mais les visites habituelles, suis-je homme à les faire? — Les visites ne sont pas de rigueur : les académies ont même arrêté que l'inscription suffit ; règlement qui n'empêche pas qu'on ne les multiplie de plus en plus par une sage précaution, de peur d'être supplanté dans la route. Dame ! si ta morgue répugne à cet usage, prends garde. — Eh ! non, tu me guideras, et je suivrai tes allures de mon

mieux, quand mon atelier ne me retiendra pas. Mes peintures, d'ailleurs, recommanderont assez le peintre. A l'œuvre on apprécie l'ouvrier. — Ne t'y fie pas : quitte le pinceau et cours sur les talons des meneurs. Travaille moins tes ouvrages, et travaille les votes : c'est ce qu'on se doit ainsi qu'au public, quand on sent ce qu'on vaut : autrement, les coteries nous écrasent. — Soit ! vogue la galère ! »

Durant leur colloque, Dumont souriait silencieusement, le coude appuyé sur sa chaise. Le baron de Sainville s'approchant de lui : « Notre doyen en sagesse, en expérience, en esprit, ce n'est pas le moment de laisser engourdir tes facultés intelligentes. L'option de l'élu des trois collèges m'abandonne deux chances heureuses ; je les poursuivrai chacune ; et, me décidant pour celle qui me paraîtra la plus certaine, je ne me désisterai de l'autre qu'après t'avoir signalé publiquement comme l'une des hautes capacités à laquelle doivent céder tous les bons patriotes, et je reporterai sur toi seul ma clientèle entière. Quel avantage ! Tu passeras d'emblée. »

« — Mille graces, mon honorable patron ! répondit Dumont, après avoir paisiblement vidé sa tasse, tandis que le baron lui parlait, j'adjure qui que ce soit au monde de prouver que jamais je me sois volontairement introduit dans les

rangs des candidats. Plusieurs fois, il est vrai, nombre d'électeurs confiants en ma droiture, ont jeté les yeux sur ma personne ; et moi, cédant à de vives instances qui m'honoraient, ne voulant pas opposer une ingrate insouciance à leurs offres, me regardant comme un simple soldat prêt à se rendre au poste qu'on lui désigne, j'ai cru devoir obéir à leur appel, non sans les bien avertir d'avance qu'ils ne triompheraient pas des partis qui ne voulaient point de moi. Un refus, ou l'inaction, eût blessé leur générosité ; candidat présenté, je me suis résigné. Dès-lors, mes concitoyens m'ont vu, m'ont entendu : Des applaudissements unanimes me manifestaient leurs préférences : mais, mais, mais... c'est rarement la multitude qui choisit dans son propre intérêt ; ce sont les directeurs des factions qui choisissent pour elle, et qui la conduisent en bergers d'un troupeau crédule et trop docile. L'inflexibilité de ma raison avait secrètement froissé les instruments flexibles à toutes les circonstances, à tous les régimes : or, mes prévisions contre mes chances personnelles se sont réalisées. Dites-moi : les électeurs, qui ne m'ont pas admis dans l'âge du zèle, de la vigueur et des illusions qui produisent la mâle éloquence, quand j'avais une tête et des poumons infatigables, me remettront-ils à l'épreuve aujourd'hui que mes forces di-